

DE BOULANGER À DREYFUS

OMBRES ET LUMIÈRES

DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

DANS LES *CAHIERS DE PRISON*

FRANCESCA ANTONINI

Remarques préliminaires

Comme en témoignent de nombreux passages des *Cahiers de prison*, la France est pour Gramsci – comme elle l’avait déjà été pour Marx – un véritable laboratoire politique : paradigme de la modernité par excellence, la nation française sert, en quelque sorte, de test pour mesurer les transformations politiques et sociales qui secouent le continent entre le XIX^e et le XX^e siècle. Elle est également un observatoire exceptionnel des événements qui surviennent dans les autres pays. Ce caractère précurseur a été souligné par les chercheurs, qui ont bien étudié la manière dont les événements français façonnent la conception gramscienne de l’Europe moderne, dans une confrontation continue entre la France et les pays plus « arriérés » comme l’Allemagne et, surtout, l’Italie¹.

Il est toutefois indéniable que cette focalisation sur les macro-dynamiques et les événements historiques ayant un rôle catalyseur a eu pour conséquence l’occultation de moments politiques de moindre importance et des phases les plus complexes de l’histoire de France, même quand Gramsci les connaît bien. Mon analyse vise à combler cette lacune dans la

1 Voir, par exemple, les réflexions de Burgio à ce sujet (*Gramsci. Il sistema in movimento*, Rome, DeriveApprodi, 2014). Sans préjuger du rôle important des événements français dans l’élaboration historico-politique des *Cahiers*, il faut cependant rappeler que la temporalité européenne est, dans la conception gramscienne, intimement « plurielle », ce qui signifie que chaque pays se développe selon sa propre temporalité, qui diffère de celle des autres nations et interagit avec elles. Voir à cet égard, P.D. Thomas, « Gramsci’s plural temporalities », *The Government of Time. Theories of Plural Temporalities in the Marxist Tradition*, V. Morfino et P.D. Thomas éd., Leyde, Brill, 2018, p. 174-209.

mesure du possible, en approfondissant certains aspects de l'histoire française de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle qui, bien que secondaires, sont importants afin d'obtenir une image globale des relations de Gramsci avec la culture, la société et la politique de la France².

Je veux en particulier me concentrer sur deux moments spécifiques, qui se sont succédé à quelques années d'intervalle. Tout d'abord, le moment du boulangisme, mouvement nationaliste qui a fait l'objet d'un large consensus de 1886 à 1889, et en particulier en janvier de cette année-là, lorsqu'un coup d'État du général Georges Boulanger semblait imminent, mais qui a ensuite décliné rapidement ; puis l'affaire Dreyfus, c'est-à-dire l'ensemble des conflits politiques et sociaux qui, de 1894 à 1906, ont divisé la France sur le sort du capitaine Dreyfus³. Ces deux épisodes – et en particulier l'affaire Dreyfus – ont été mentionnés à plusieurs reprises par Gramsci avant son incarcération et constituent le point de départ d'observations historiographiques et théoriques importantes pour sa réflexion, comme je vais tenter de le montrer ici.

Les écrits d'avant la prison et l'interprétation « morale »

Afin de comprendre pleinement la réflexion sur ces questions dans les notes des *Cahiers de prison*, il est nécessaire de partir des antécédents, c'est-à-dire des écrits d'avant la prison, dans lesquels, depuis les années 1910, on trouve des références à Dreyfus (on ne trouve cependant aucune référence à Boulanger à ce moment-là). Les références que j'ai identifiées, malgré leur diversité, me semblent développer la même clé d'interprétation de l'Affaire.

Cette interprétation est d'ailleurs déjà présente dans les deux premiers articles sur le sujet, tous deux parus en 1916 dans l'*Avanti!*. Il s'agit respectivement de « I moventi e Coppoletto » et « Carlo Péguy et Ernesto Psichari »⁴.

2 Il convient au passage de noter que, bien que la question des relations de Gramsci avec la France soit évoquée dans de nombreux ouvrages, il n'existe toujours pas d'analyse spécifique et véritablement exhaustive du sujet. Une exception partielle est le volume de M. Gervasoni, *Antonio Gramsci e la Francia. Dal mito della modernità alla "Scienza della politica"* (Milan, Unicopli, 1998) qui ne peut cependant être considéré comme définitif.

3 Compte tenu du caractère théorico-interprétatif de mon approche, je ne m'attarderai pas sur la dimension *stricto sensu* historique de ces deux moments de l'histoire française, pour lesquels je renvoie aux nombreux travaux historiographiques existants.

4 « I moventi e Coppoletto », *Avanti!*, 19 avril 1916, *CT*, p. 265-266 ; « Carlo Péguy et Ernesto Psichari », *Avanti!*, 6 mai 1916, *CT*, p. 291-292.

Le premier est un article polémique contre Giuseppe Dardano, journaliste de la *Gazzetta del Popolo* de Turin, dont le directeur, le comte Delfino Orsi, a été impliqué dans une affaire judiciaire complexe ayant des répercussions sur le conflit politique en cours entre nationalistes et socialistes. Au-delà du contenu immédiat du texte, il est intéressant de noter la citation qui est faite du livre de Charles Péguy sur la « campagne pour la libération de Dreyfus », *Notre Jeunesse* (1910), que Gramsci présente comme « un livre que nous aimons beaucoup »⁵. Le sens de cette référence se trouve dans l'opposition entre la corruption politique et morale décrite dans l'article et le « sens religieux mystique du socialisme [et] de la justice » de Péguy, qui servait de point de repère pour les socialistes de Turin⁶.

Une référence plus large à l'affaire Dreyfus et au sens de « principe » qu'elle prend dans la pensée de Péguy est présente dans le deuxième article cité, qui s'inspire d'une récente conférence à Turin de Maurice Vaussard sur Péguy et Psichari. Dans cet article, l'opposition se joue entre « la France traditionnelle, provinciale, laborieuse, productrice de richesse et de foi dans la morale et la justice » et « la France des hommes politiques, des démagogues, de ceux qui opposent à la justice la raison d'État, à la morale le triomphe de leur faction, du monde restreint de leurs intérêts immédiats »⁷. Le texte de Péguy, « plein de l'ardeur de la lutte pour Dreyfus », propose donc une vision « régénératrice » de la politique, idéalement liée à la France « morale » et « mystique » mentionnée ci-dessus⁸. Déjà en 1916, le dreyfusisme apparaît comme l'emblème d'une pureté éthique et intellectuelle à laquelle Gramsci lui-même aspirait dans ces années-là et, dans ce contexte, *Notre Jeunesse* de Péguy est un texte clé⁹.

5 « I moventi e Coppoletto », art. cité, p. 265.

6 *Ibid.* Sur les modèles politico-culturels des socialistes de Turin, voir L. Rapone, *Cinque anni che paiono secoli. Antonio Gramsci dal socialismo al comunismo (1914-1919)*, Rome, Carocci, 2011.

7 « Carlo Péguy et Ernesto Psichari », art. cité, p. 291.

8 *Ibid.*, p. 292.

9 Sur la relation entre Péguy et Gramsci, voir notamment M. Forcina, « Il giovane Gramsci lettore di Péguy (1916-1917) », *Quaderno filosofico*, 1980, vol. 4, p. 155-174 ; voir aussi V. Carofoglio, « Péguy e Gramsci. Dialettica di una identificazione », *Péguy vivant*, J. Bastaire et A. Prontera éd., Lecce, Milella, 1978, p. 607-615. Des indications à ce sujet figurent également dans plusieurs autres ouvrages qui portent sur la conception politique et intellectuelle du « jeune » Gramsci (voir par exemple le volume cité de L. Rapone) ou sur ses relations avec la culture française (voir M. Gervasoni, *Antonio Gramsci e la Francia. Dal mito della modernità alla "Scienza della politica"*, ouvr. cité). Voir aussi les observations contenues dans les essais publiés dans ce même volume (notamment l'introduction de R. Descendre et J.-C. Zancarini, et la contribution de F. Frosini, « Gramsci, Sorel, Croce : de la "passion" au "mythe" »).

Cette utilisation de la référence à Dreyfus opposée à une situation de crise politique et morale (essentiellement avec un regard tourné vers l'Italie) revient également dans d'autres articles de Gramsci. Dans deux cas, en 1918, c'est l'Italie d'après le désastre de Caporetto qui est rapprochée de l'affaire Dreyfus¹⁰. Comme l'écrit Gramsci, « Caporetto doit devenir en Italie ce qu'a été l'affaire Dreyfus en France : un procès de la classe dirigeante, une mise en accusation contre les sectes, contre la corruption, contre la débâcle morale, pour la restauration des valeurs idéales, de l'humanité laborieuse et active »¹¹. Et en avril, de façon plus synthétique : « Il faudra susciter en Italie pour les événements d'octobre 1917 une question peut-être encore plus importante et plus bouleversante que celle de Dreyfus en France »¹².

Un discours similaire revient également dans un autre texte quelques années plus tard, significativement intitulé « La caduta del fascismo » (La chute du fascisme)¹³. Ici, l'équivalent de l'affaire Dreyfus en France est – c'est du moins ce qu'espère Gramsci – le crime Matteotti. En 1924, Gramsci espérait en effet qu'à la suite du scandale de l'assassinat du parlementaire socialiste, une discussion s'engagerait sur la véritable conduite du gouvernement Mussolini, qui aboutirait, en dernière analyse, à la fin du fascisme¹⁴. Gramsci écrit que « "l'opposition morale" [peut être] beaucoup plus importante et efficace, en certaines occasions, que toute opposition » et ajoute peu après que « pour quelque chose de semblable et de beaucoup moins grave, à l'époque du procès Dreyfus, la société française et l'État français furent bien près d'une révolution »¹⁵.

10 Sur la figure de Cadorna et la signification politique de la défaite de Caporetto, voir L. P. D'Alessandro, « Luigi Cadorna: da Caporetto al caporetto », *Il nostro Gramsci. Antonio Gramsci a colloquio con i protagonisti della storia d'Italia*, A. D'Orsi éd., Rome, Viella, 2011, p. 205-210.

11 « La botte senza cerchi », *Il Grido del Popolo*, 9 mars 1918, *CF*, p. 719.

12 « Elementi minimi di un processo. Una figura balzacchiana », *Avanti!*, 11 avril 1918, *CF*, p. 818.

13 « La caduta del fascismo », *L'Ordine Nuovo*, 5 novembre 1924, *CPC*, p. 208-210.

14 Sur la conviction (soutenue par Gramsci tout au long de la seconde moitié de 1924) que la crise du gouvernement qui a commencé avec le crime Matteotti allait provoquer la fin du régime fasciste, voir L. Paggi, *Le strategie del potere in Gramsci. Tra fascismo e socialismo in un solo paese. 1923-1926*, Rome, Editori Riuniti, 1984, p. 215-222.

15 « La caduta del fascismo », art. cité, p. 209. D'autre part, il convient de noter qu'à partir de cet article, Gramsci semble aller au-delà de l'interprétation purement morale de la comparaison avec le procès de Dreyfus, en faisant déjà allusion à une lecture du phénomène liée aux partis (en termes d'alternance au gouvernement), qui sera ensuite reprise et développée dans les *Cahiers*. Même si elle n'est pas centrale, cette notation met en évidence la distance entre les écrits journalistiques des années 1910 et les textes du milieu des années 1920, dans lesquels la vision gramscienne est sans doute plus complexe et plus articulée.

Dreyfus, par conséquent, dans la production journalistique de Gramsci, est perçu comme clé de lecture de la situation italienne et comme symbole d'un possible renouveau politico-intellectuel, selon une vision qui a caractérisé en profondeur les écrits d'avant la prison¹⁶.

Cette interprétation de l'Affaire d'un point de vue « moral » revient également au début des *Cahiers*, marquant la continuité entre production d'avant la prison et écriture en prison. Dans QC 1, § 2, Gramsci, embrassant toute – ou presque toute – la période de la Troisième République, se réfère en fait au « désarroi moral de la société française de 1870 jusqu'au dreyfusisme », définissant ce dernier comme « le débouché collectif » de cette société¹⁷. Dans la seconde rédaction, en redonnant sens à la formule de Romain Rolland, il parle du « désarroi moral et intellectuel qui a rongé la société française de 1871 jusqu'au dreyfusisme, dans lequel il a trouvé un débouché collectif »¹⁸.

Kulturkampf, hégémonie, partis

Si cette interprétation de l'affaire Dreyfus en termes « moraux » persiste même après l'arrestation, elle reste néanmoins en retrait de l'analyse de Gramsci qui, dans les *Cahiers*, se concentre principalement sur d'autres aspects de ce moment de l'histoire française récente.

Toujours dans le sillage d'une vision au fond culturelle de l'Affaire, Gramsci met surtout en avant sa lecture du conflit entre cléricisme et laïcisme ou, comme il le dit en d'autres termes, de *Kulturkampf*, en appliquant à la France de la Troisième République une catégorie propre à l'histoire contemporaine allemande. À cet égard, divers textes peuvent être pris en compte : d'abord QC 1, § 48, repris en seconde rédaction dans QC 13, § 37 ; puis QC 4, § 49, repris dans QC 12, § 1. Dans ce même cadre, nous pouvons également mentionner QC 10, I, § 13, dans lequel sont contenues les « Notes » de Gramsci pour son projet d'essai sur Benedetto Croce et dans lequel la référence à Dreyfus est un ajout par rapport aux premières rédactions (QC 8, § 220 et § 225). Voyons les citations suivantes :

16 Sur la question du « renouveau » dans la pensée de Gramsci avant la prison, voir L. Rapone, *Cinque anni che paiono secoli. Antonio Gramsci dal socialismo al comunismo (1914-1919)*, ouvr. cité.

17 QC 1, § 2, p. 7.

18 QC 16, § 23, p. 1897.

C'est dans l'affaire Dreyfus qu'a culminé la lutte pour paralyser l'influence cléricale-monarchiste dans l'appareil d'État et pour donner à l'élément laïque une nette prédominance.¹⁹

On peut dire en général que dans ces régions américaines [il s'agit de l'Amérique du Sud] il existe encore une situation de *Kulturkampf* et de procès de Dreyfus, c'est-à-dire une situation dans laquelle l'élément laïque et bourgeois n'a pas encore atteint le stade de la subordination des intérêts et de l'influence cléricale et militariste à la politique laïque de l'État moderne.²⁰

J'ai lu qu'au cours de l'affaire Dreyfus, un scientifique et ministre français franc-maçon a dit explicitement que son parti voulait anéantir l'influence de l'Église en France, et puisque la foule avait besoin de fanatisme (les Français utilisent en politique le terme « mystique ») l'exaltation du sentiment patriotique serait organisée.²¹

Si l'on met de côté le dernier texte, dans lequel l'anecdote évoquée par Gramsci a pour fonction de souligner l'importance des idées de patrie et de nation dans l'histoire politique moderne, par opposition à l'exaltation par Croce de la catégorie de « liberté », on voit que les autres notes citées proposent le même schéma, appliqué tantôt à la France et tantôt, par un procédé analogique, à l'Amérique du Sud. En mettant en évidence la question du conflit entre l'État et l'Église, Gramsci se concentre de fait sur une étape fondamentale dans la création de l'État laïque moderne et, par conséquent, dans l'affirmation de la bourgeoisie.

D'un point de vue plus général, le cadre dans lequel s'inscrivent ces réflexions n'est autre que celui de la naissance et de la consolidation de l'hégémonie d'un groupe à l'intérieur de l'État. Ce qui est ici décliné en termes purement historiographiques et en se référant spécifiquement aux événements français, est en somme une question très complexe, qui, comme nous le savons, constitue l'axe de toute la réflexion philosophico-politique de Gramsci²². Ce qui est intéressant à noter ici, c'est surtout comment, dans

19 QC 13, § 37, p. 1640. La première rédaction est en QC 1, § 48, p. 60.

20 QC 12, § 1, p. 1529. Pour la première rédaction, voir QC 4, § 49, p. 482 : « On peut dire en général qu'en Amérique du Sud et en Amérique centrale, il y a toujours une situation de *Kulturkampf* et de procès Dreyfus, c'est-à-dire une situation dans laquelle l'élément laïque et civil n'a pas dépassé la phase de subordination du clergé et de la caste militaire à la politique laïque ».

21 QC 10, I, § 13, p. 1237.

22 La bibliographie sur la conception gramscienne de l'hégémonie est très vaste. Parmi les travaux récents : G. Cospito, « Egegemonia/egemonico nei *Quaderni del carcere* (e prima) », *International Gramsci Journal*, vol. 2, n° 1, 2016, p. 49-88, et G. Vacca, « Il concetto di egemonia », *Modernità alternative. Il Novecento di Antonio Gramsci*, Turin, Einaudi, 2017, p. 21-93.

ces textes, la dynamique évolutive générale esquissée dans les *Cahiers* (qui, après une phase d'expansion, prévoit d'œuvrer à la fortification des positions hégémoniques atteintes) est, en un certain sens, révisée et corrigée à la lumière de la réalité historique²³.

Ce qui ressort de cette référence au cas français (comme cela apparaîtrait surtout en QC 13, § 37), c'est qu'en France l'hégémonie bourgeoise ne disparaît pas, même après la fin de la longue phase révolutionnaire et post-révolutionnaire, c'est-à-dire après le début de ce qui est défini comme la « crise organique » de la modernité dont Gramsci lui-même place le début vers 1870, en lien avec la défaite de la Commune de Paris et avec le début de « l'époque de l'impérialisme »²⁴.

Comme l'écrit Gramsci, d'autre part, en France « l'hégémonie bourgeoise est très forte et a beaucoup de réserves »²⁵. Ce n'est donc pas un hasard si, dans le même texte de QC 1 et dans sa deuxième version, Gramsci s'attarde sur la « lenteur des développements » de la crise en France, dont il décèle la cause dans la multiplicité des partis qui a historiquement caractérisé la politique française : ces partis, écrit-il, ont été « très nombreux même avant 1914 »²⁶. Comme il l'affirme à ce propos, « leur multiplicité formelle dépend de la richesse des événements révolutionnaires et politiques en France depuis 1789 jusqu'à l'affaire Dreyfus »²⁷. Par ailleurs, dans QC 4, § 49 et dans QC 12, § 1, Gramsci fait aussi allusion à cette diversité en renvoyant à « la France, non seulement celle de l'après-guerre, lorsque la multiplication des partis est devenue un phénomène général » (il me paraît justement possible de lire dans cette allusion une référence implicite à la situation historique de l'affaire Dreyfus)²⁸.

Dans ce contexte, l'affaire Dreyfus apparaît donc comme emblématique d'une certaine forme d'hégémonie politique, comprise comme la

23 D'un point de vue méthodologique, cela met en évidence les « limites » de l'analyse chronologique proposée par Gramsci dans les *Cahiers* (ou peut-être, pour le dire plus précisément, des lectures qui en ont été proposées : voir Burgio, *Gramsci. Il sistema in movimento*, ouvr. cité), ainsi que le caractère unique des histoires nationales.

24 QC 13, § 37, p. 1637. Sur la fracture historique de 1870-1871, voir Burgio, *Gramsci. Il sistema in movimento*, ouvr. cité, p. 157-164. Sur la question de la « crise organique » (qu'il convient de mettre en rapport avec les questions proches de la « crise d'autorité »), voir les entrées respectives dans *Dizionario gramsciano. 1926-1937*, G. Liguori et P. Voza éd., Rome, Carocci, 2009, p. 179-182. Pour un point de vue plus large, voir l'entrée « Crisi » (*ibid.*, p. 175-179).

25 QC 13, § 37, p. 1640.

26 *Ibid.*, p. 1639.

27 *Ibid.*

28 QC 12, § 1, p. 1527.

persistance d'une capacité hégémonique dans des contextes de crise ; en tant que telle, elle éclaire non seulement l'analyse historique, mais aussi et surtout la réflexion plus précisément politique des *Cahiers*, en apportant un éclairage très significatif sur ce que sont les dynamiques hégémoniques de la contemporanéité²⁹.

Enfin, une autre question est liée à l'affaire Dreyfus, sur laquelle je ne vais pas m'attarder mais que je voudrais au moins mentionner ; à savoir le lien entre ces observations sur la multiplicité des partis et sur la vivacité de la vie politique française jusqu'à Dreyfus (et, plus généralement, sur la question de l'hégémonie) et la question des intellectuels³⁰. Ce lien, explicité dès le titre des notes des cahiers 4 et 12, mais aussi clairement présent dans les deux autres textes mentionnés, constitue un élément fondamental de l'analyse gramscienne de l'hégémonie bourgeoise en France, et il est étroitement lié à la façon dont Gramsci considère l'affaire Dreyfus³¹.

Boulangier et le chef charismatique

Voilà donc ce qui concerne Dreyfus. Mais quel rôle joue le boulangisme dans ce contexte ? L'épisode de l'échec du coup d'État du général Georges Boulanger est presque toujours inséré par Gramsci parmi les événements majeurs de la Troisième République française avec l'affaire Dreyfus, et dans cette perspective il représente un moment fondamental de la « longue durée » de la domination bourgeoise-libérale en France.

Avant d'analyser cet aspect plus en détail, je voudrais cependant rappeler brièvement un texte dans lequel il n'est fait référence qu'au seul Boulanger,

29 Sur la transformation de l'hégémonie dans le passage de l'âge moderne à la contemporanéité, voir F. Frosini, « Legemonia e i "subalterni": utopia, religione, democrazia », *International Gramsci Journal*, vol. 2, n° 1, 2016, p. 126-166.

30 Sur la question, voir notamment M. Gervasoni, « Alle origini dell'egemonia degli intellettuali: i chierici, la politica e il modello Dreyfus », *Egemonie*, A. D'Orsi éd., Naples, Dante & Descartes, 2009, p. 123-146. Plus généralement sur le thème des intellectuels, voir aussi, entre autres, F. Frosini, « Note sul programma di lavoro sui "intellettuali italiani" alla luce della nuova edizione critica », *Studi Storici*, vol. 52, n° 4, 2011, p. 905-924 ; P. D. Thomas, « Intellettuali ed egemonia: narrazioni di nazione-popolo », *Narrazioni egemoniche*, M. Pala éd., Bologne, Il Mulino, 2014.

31 Il faut aussi signaler une autre note qui contient une référence *en passant* à Dreyfus : QC 6, § 42, un texte qui n'a qu'une seule rédaction, dans lequel Gramsci commente un article d'Argirio Cajumi sur Giovanni Cena paru dans *l'Italia letteraria* en 1929 – la référence à Dreyfus est contenue dans les citations faites par Gramsci et n'est plus reprise par la suite.

et dans lequel Gramsci se réfère à cette figure afin d'illustrer une position théorique plus générale. Bien que rapides et présentées entre parenthèses, ces allusions à Boulanger soulèvent un ordre de réflexions intéressantes, qui vont au-delà du jugement gramscien sur le cas historique spécifique.

Le paragraphe auquel je fais référence est le § 21 du cahier 8, repris en seconde rédaction dans la note initiale du cahier « spécial » sur Machiavel (QC 13, § 1)³². Il s'agit d'analyser les caractéristiques du prince moderne, et en particulier sa nature en tant qu'entité collective, qui n'est pas incarnée par des personnages individuels. Pour démontrer ce point, Gramsci écrit :

Dans le monde moderne, seule une action historico-politique immédiate et imminente, caractérisée par la nécessité d'une avancée rapide et fulgurante, peut s'incarner mythiquement dans un individu concret : la rapidité ne peut être rendue nécessaire que par un grand danger imminent, un grand danger qui, justement, provoque, de façon foudroyante, l'embrasement des passions et du fanatisme, en réduisant à néant le sens critique et l'ironie corrosive qui peuvent détruire le caractère « charismatique » du condottiere (ce qui est advenu dans l'aventure de Boulanger).³³

De toute évidence, dans la référence au charisme du condottiere (où « charismatique » est placé de manière significative entre guillemets) il faut lire une référence à la théorie du chef charismatique de Robert Michels, sur laquelle Gramsci avait déjà longuement insisté au § 75 du deuxième cahier et qui représente le point de départ (en négatif) de l'élaboration de la conception gramscienne du césarisme³⁴. Tel qu'il ressort clairement de la terminologie ironique adoptée par Gramsci (« embrasement des passions », « fanatisme », « condottiere », « aventure », ce dernier terme ayant été ajouté lors de la seconde rédaction), même dans ce contexte, le jugement sur les personnages « à la Boulanger » n'est certainement pas positif. Comme il l'ajoute tout de suite après, en effet, « une action immédiate de ce type, du fait de sa nature même, ne peut pas être de grande portée ni avoir un caractère organique : elle sera presque toujours du type restauration et

32 Sur cette note, voir P.D. Thomas, « The modern prince. Gramsci's reading of Machiavelli », *History of Political Thought*, vol. 38, n° 3, p. 523-544.

33 QC 13, § 1, p. 1558.

34 À ce sujet, on peut également voir F. Antonini, *Caesarism and Bonapartism in Gramsci. Hegemony and the Crisis of Modernity*, Leyde / Boston, Brill, 2021.

réorganisation et non d'un type propre à la fondation de nouveaux États et de nouvelles structures nationales et sociales»³⁵.

En laissant de côté la réflexion gramscienne sur les dynamiques césaristes au sens strict, ce qu'il est intéressant de noter est plutôt la référence à l'insuccès du mouvement boulangiste, à l'échec de la tentative de coup d'État plutôt qu'au *putsch* lui-même. Il me semble en effet que ce rappel, en détournant l'attention de Boulanger vers sa défaite, pose une question différente mais tout aussi importante en un sens ; celle de ce qui aurait pu être et n'a pas été, et donc, des raisons qui ont amené à ce qu'une solution historico-politique déterminée ne se soit pas réalisée. Ce sont précisément cette question des possibilités non réalisées et les causes de ce ratage qui sont au cœur des évocations conjointes de Boulanger et de Dreyfus, auxquelles j'ai fait référence précédemment.

Économisme *versus* mouvement historique réel

Ces références apparaissent dans certains des textes cruciaux des *Cahiers* et apportent un éclairage significatif sur certains des points clés de la réflexion de Gramsci dans ses écrits de prison. Je me réfère ici, en particulier, au fameux § 38 du cahier 4 et à sa reprise dans *QC* 13, § 18 (comme nous le savons, dans sa seconde rédaction, le long texte tiré de la première série des *Notes de philosophie* est divisé en trois parties ; l'une d'elles est précisément le § 18 du cahier 13, intitulé « Quelques aspects théoriques et pratiques de l'«économisme» »).

C'est dans le contexte de la critique du matérialisme historique qui a dégénéré en « économisme historique » que Gramsci a recours, de fait, à des exemples tirés de l'histoire française récente³⁶. Avant tout, dans la première rédaction, c'est bien le boulangisme qui, au même titre que le coup d'État de Napoléon III, doit être considéré comme un « archétype » des événements qui ne peuvent être expliqués dans une perspective historiographique de nature économiste³⁷. Il est évident, cependant, que c'est avant tout sur le boulangisme que se concentre l'attention de Gramsci lorsque,

35 *QC* 13, § 1, p. 1558.

36 *QC* 13, § 18, p. 1592.

37 *QC* 4, § 38, p. 464 : « On pourrait faire une recherche historique sur les jugements portés sur l'évolution de certains mouvements politiques, en prenant comme archétype celui qu'on appelle le *boulangisme* (de 1886 à 1890) mais peut-être même le coup d'État du 2 décembre de

pour démontrer la fausseté de la recherche de l'intérêt immédiat derrière les perspectives politiques, il invite à analyser des phénomènes qui, tout en étant possibles, ne se sont finalement pas réalisés. Il développe ainsi une analyse plus complexe et articulée de la conjoncture, qui tient davantage compte du rôle des différentes forces sur le terrain. De ce point de vue, on peut aussi considérer comme significatives les références au mouvement profasciste français lancé par Georges Valois entre 1925 et 1928, et au général Radola Gajda, chef de la Communauté fasciste nationale tchécoslovaque et auteur (présumé) d'un coup d'État (raté) en 1926³⁸.

Il est toutefois plus intéressant de s'attarder sur la deuxième rédaction du texte et sur les modifications apportées par Gramsci. Si l'argument, dans l'ensemble, reste le même, certains changements et ajouts importants doivent cependant être signalés. Voir le passage suivant :

On pourrait faire une recherche sur les jugements émis au fur et à mesure que se développaient certains mouvements politiques, en prenant comme type le mouvement boulangiste (de 1886 à 1890 environ) ou le procès Dreyfus ou même le coup d'État du 2 décembre (une analyse du livre classique sur le 2 décembre pour étudier quelle importance relative on y donne au facteur économique immédiat et quelle place en revanche y prend l'étude concrète des « idéologies »). Face à cet événement, l'économisme se pose la question : à qui profite immédiatement l'initiative en question ?³⁹

D'une part, Gramsci insère la parenthèse sur le « livre classique sur le 2 décembre », nette référence au *Dix-huit Brumaire* de Marx qui a remplacé la référence directe à Napoléon III, ainsi que l'allusion, toujours contenue dans la parenthèse, à la question de l'idéologie, qu'il vaut également la peine de souligner⁴⁰.

Napoléon III. On peut constater que le raisonnement stéréotypé de l'économisme historique est généralement très simpliste : à qui cela profite-t-il *immédiatement* ? ».

38 Il vaut la peine de lire le passage en entier : « Naturellement, tant que ces mouvements n'ont pas atteint le pouvoir, on peut toujours penser qu'ils vont échouer et de fait certains ont échoué (le boulangisme lui-même – Valois – Gayda) : la recherche doit alors être orientée vers la recherche des éléments de force et des éléments de faiblesse qu'ils contiennent en eux : l'hypothèse "économiste" affirme un élément de force, le fait de disposer d'une certaine aide financière directe ou indirecte (un journal qui appuie le mouvement est une aide financière indirecte) et c'est tout. C'est trop peu. La recherche, donc, comme je l'ai dit, doit être menée dans la sphère du concept d'hégémonie » (*ibid.*).

39 QC 13, § 18, p. 1596.

40 En ce qui concerne la clé d'interprétation « antiéconomiste » incarnée par le *Dix-huit Brumaire* de Marx, je me permets de signaler F. Antonini, « Gramsci, il materialismo storico e l'antologia russa del 1924 », *Studi Storici*, vol. 59, n° 2, 2018, p. 403-435.

De l'autre, l'ajout du procès Dreyfus parmi les cas historiques qui ne peuvent être expliqués en termes purement « économistes » est très significatif, et pas seulement en raison de la richesse des références aux événements historiques français. En effet, si le boulangisme reste le « type » par excellence de ces phénomènes (« Quand se produit un mouvement de type boulangiste », etc.⁴¹), ce lien me semble indiquer le développement par Gramsci d'une vision plus large et plus complexe de cette phase de l'histoire de France, qui, comme j'y ai déjà fait allusion, se situe certes formellement dans la phase de déclin de l'hégémonie bourgeoise mais non sans « repentirs » et « retours » notables qui rendent ce processus particulièrement tourmenté et instable. La dernière référence au « boulangisme lui-même, qui a échoué en tant que tel et a ensuite été définitivement écrasé par le mouvement dreyfusard » est, de ce point de vue, particulièrement éclairante⁴².

En bref, on peut dire que ce que le boulangisme représente « en négatif », le dreyfusisme le représente « en positif » ; c'est-à-dire que si l'échec du général Boulanger constitue la *pars destruens* de l'argument gramscien contre l'économisme historiographique, la référence aux forces résiduelles canalisées dans le mouvement en faveur de Dreyfus en est la *pars construens* (et ce n'est pas un hasard, je crois, si Boulanger cède sa place dans les autres notes des *Cahiers*).

Dans QC 13, § 18, par ailleurs, reviennent différents thèmes parmi ceux précédemment abordés, de l'attention portée à la chute rapide du général Boulanger aux observations sur la richesse et la vitalité de la vie politique française. L'impression donnée est, en somme, qu'il existe un lien entre les textes de seconde rédaction dans lesquels ces sujets sont traités, qui sont tous repris dans le cahier 13 (§ 1, § 18, § 37), lien représenté par cette même attention aux aspects « progressistes au sens large » de la Troisième République française.

Pour souligner la conviction que QC 13, § 18 représente un point crucial pour l'analyse du boulangisme et du dreyfusisme dans les *Cahiers de prison*, nous pouvons également mentionner son lien avec les développements ultérieurs de la réflexion politique gramscienne, comme cela se dessine dans les derniers cahiers *miscellanei*. Si l'on trouve dans ces cahiers des textes contenant des références explicites et précises à Dreyfus (je me réfère au § 23 du cahier 14 et au § 57 du cahier 15 ; on ne parle plus en revanche

41 QC 13, § 18, p. 1596.

42 QC 13, § 18, p. 1597.

de Boulanger), il me semble significatif que la réflexion sur cet épisode prenne un sens théorique beaucoup plus ample ; elle se mêle en effet à certaines des thématiques les plus complexes et les plus significatives des cahiers *miscellanei*.

Entre l'Italie et la France

Avant de passer à QC 14, § 23 et à l'analyse du lien avec la pensée politique de la maturité de Gramsci, je voudrais m'attarder brièvement sur le texte du cahier 15, dans la mesure où celui-ci offre l'occasion de faire quelques considérations éparses à propos des « antécédents » de la réflexion de Gramsci sur la Troisième République française.

La note, en soi, est plutôt linéaire, et consiste en un extrait d'une lettre (1898) de Sorel à Lagardelle publiée dans l'*Educazione fascista* de mars 1933. Dans le passage cité par Gramsci, il est question de Gabriel Deville, homme politique et journaliste socialiste, et de sa conception de la situation politique française à l'époque de l'affaire Dreyfus, conception qui ne saisit pas pleinement la dynamique qui anime le mouvement historique réel (dans ce sens, la note semble vouloir rappeler, *mutatis mutandis*, les réflexions méthodologiques de QC 13, § 18). Ce faisant, Sorel utilise des termes clés tels que « réaction », « socialisme » et « césarisme », et trace l'image d'un tableau politique incertain et troublé, qui oscille entre des solutions radicalement opposées⁴³.

Je pense qu'il est intéressant de noter la manière dont ce lexique et cette vision de la politique, « oscillante » et « radicalisée », reviennent également dans l'un des textes les plus importants sur l'Affaire : le volume déjà mentionné de Péguy en 1910. De ce point de vue, un passage dans lequel Péguy établit une série de comparaisons entre le Premier et le Second Empire, le boulangisme et le dreyfusisme, puis prend en compte des moments

43 QC 15, § 57, p. 1819 : « Deville a pour grand argument que la campagne pour Dreyfus donne de la force aux militaristes et peut amener une réaction. Le malheureux ne voit pas que c'est tout le contraire : la réaction était en train express et elle se bute devant une résistance inopinée, où les avancés ont pour auxiliaire des modérés. Les gens qui ne voyaient pas le mouvement réel, qui en étaient aux apparences trompeuses des scrutins, croyaient que la France marchait dare dare vers le socialisme ; j'ai toujours vu qu'elle marchait vers le césarisme. Le mouvement apparait maintenant, parce qu'il y a une pierre dans l'engrenage, les dents grincent et se cassent ; mais ce n'est pas la pierre qui a fait naître l'engrenage, mais elle force les aveugles à s'apercevoir qu'il existe ».

historiques ultérieurs, me semble particulièrement significatif. Dans ce contexte, le césarisme ou son absence représentent le critère qui permet de distinguer un phénomène d'un autre, sa marque réactionnaire ou progressiste ; l'histoire récente de la France est décrite comme une alternance de moments césaristes et anti-césaristes, dans une opposition continue d'idéologies et de positions politiques⁴⁴.

Si ce sont là des exemples de la discussion en France, en Italie le cadre intellectuel de référence est constitué avant tout par le débat qui s'est mené sur *La Voce* de Prezzolini qui, au tournant de la première et de la deuxième décennie du siècle, a largement traité des événements relatifs au procès Dreyfus et à son écho en France⁴⁵. C'est dans *La Voce*, revue bien connue de Gramsci et mentionnée par lui à plusieurs reprises dans ses *Cahiers*, que l'on retrouve en effet les opinions de personnalités telles que Péguy, Halévy, Rolland et Sorel, ainsi que, bien sûr, Prezzolini, qui est lui-même intervenu dans la discussion des événements de la Troisième République française.

Mutatis mutandis, il peut aussi être utile de rappeler, de ce point de vue, comment la question Boulanger-Dreyfus est ensuite traitée dans un ouvrage qui, si Gramsci avait pu le lire en entier, aurait certainement suscité chez lui un intérêt encore plus grand, à savoir *l'Histoire de l'Europe au XIX^e siècle* de Croce⁴⁶. Ce dernier consacre en effet le neuvième chapitre

44 Voici le passage de *Notre Jeunesse* : « En d'autres termes encore, en un autre terme, le premier Empire ne fut point ce que nous nommons un césarisme. Le deuxième Empire fut ce que nous nommons un césarisme. Le boulangisme fut un césarisme. Il y eut beaucoup de césarisme dans l'antidreyfusisme. Il n'y en eut point dans le dreyfusisme. La domination combiste fut très réellement un césarisme, le plus dangereux de tous, parce que c'était celui qui se présentait le plus comme républicain. La domination radicale et radicale-socialiste est proprement un césarisme, nommément un multicésarisme de comités électoraux » (C. Péguy, *Notre Jeunesse*, Paris, Cahier de la Quinzaine, 1910, p. 37 – c'est très probablement cette édition qui a été lue par Gramsci, bien qu'il n'y ait pas d'œuvres de Péguy dans le Fonds Gramsci de la Fondazione Gramsci de Rome).

45 Sur cette question, voir E. Gentile (« The struggle for modernity. Echoes of the Dreyfus Affaire in Italian political culture, 1898-1912 », *Journal of Contemporary History*, vol. 33, n° 4, 1998, p. 497-511), et M.-A. Matard-Bonucci (« Entre Prezzolini et Gramsci. Lectures italiennes de l'affaire Dreyfus », *La postérité de l'affaire Dreyfus*, M. Leymarie éd., Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1998, p. 103-114), ainsi que la bibliographie contenue dans leurs essais respectifs. Il convient de noter que la chercheuse française mentionne également une analyse de l'interprétation gramscienne qui anticipe, fût-ce *in nuce*, certains points plus amplement développés dans cette contribution.

46 On peut exclure que Gramsci ait pu lire le chapitre de *l'Histoire de l'Europe* dans lequel la Troisième République française est analysée. Le Fonds Gramsci nous permet cependant de savoir qu'il possédait un mémoire de Croce intitulé *Contrasti d'ideali politici in Europa dopo il 1870* (Rieti, Bibliotheca editrice, 1928), que l'introduction présentait comme l'un des « corollaires des *Elementi di politica* » dans lequel les thématiques de *l'Histoire de l'Europe* sont

de son ouvrage à la période de 1871 à 1914, à l'âge libéral. Croce ouvre le paragraphe en affirmant : « dans la période qui suivit 1870, on ne vit plus en Europe la reprise d'anciennes monarchies absolues ou l'explosion de nouveaux césarismes »⁴⁷. Et un peu plus loin, à propos de la France et après avoir parlé de Mac-Mahon : « deux fois encore le danger ou la velléité d'un coup d'État réactionnaire se renouvelèrent en France, et toutes deux furent déjouées ; et la première eut lieu entre 1886 et 1889, avec Boulanger [...]. La deuxième fois, ce fut dix ans plus tard, dans la longue lutte autour de l'affaire du capitaine Dreyfus et de la justice ou de l'injustice de sa condamnation »⁴⁸.

Je ne cite pas davantage ce passage, mais je souligne que, malgré la différence radicale dans le tableau d'ensemble de cette enquête, il est possible de trouver quelques résonances intéressantes entre l'argumentation de Croce et celle que développe Gramsci dans les *Cahiers*. Au-delà de la triade classique 2 décembre-Boulanger-Dreyfus, il convient de noter que Croce lui aussi, à sa manière, propose une analyse non « économiste » de la Troisième République, et en particulier de la situation historico-politique à l'époque de l'affaire Dreyfus (en opposition, pour partie, aux distinctions plus claires de Sorel ou de Péguy). Il souligne en effet la résistance du système bourgeois et l'imbrication des forces libérales, républicaines et socialistes qui permirent de déjouer la dérive réactionnaire souhaitée en revanche par les nationalistes, les monarchistes et les cléricaux.

À la lumière de tout cela, trois types différents de réflexion peuvent être formulés. Le premier est lié au vif intérêt de Gramsci pour les événements politiques et intellectuels de la Troisième République, intérêt qui, sur la base de ce qui vient d'être dit (sans compter les recherches qui ont été menées sur la « francophilie » de Gramsci et, plus généralement, sur la culture italienne du début du siècle⁴⁹) semble être un fait incontestable.

partiellement mentionnées, mais de manière plus synthétique et plus théorique (*ibid.*, p. 6). Sur les lectures de Croce par Gramsci et son interprétation de l'*Histoire de l'Europe*, voir notamment F. Frosini, « Croce, fascismo, comunismo », *Il cannocchiale*, vol. 48, 2012, p. 141-62, et F. Frosini, « Luigi Russo e Georges Sorel: sulla genesi del "moderno Principe" nei Quaderni del carcere di Antonio Gramsci », *Studi Storici*, vol. 54, n° 3, 2013, p. 545-589, en particulier p. 547, note 5 ; voir aussi F. Frosini, « Croce, Gramsci e il comunismo », *Croce e Gentile. La cultura italiana e l'Europa*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 2016, p. 759-766.

47 B. Croce, *Storia d'Europa nel secolo decimonono*, G. Galasso éd., Milan, Adelphi, 1991, p. 249.

48 *Ibid.*, p. 250.

49 Voir à cet égard l'entrée « France » dans le *Dizionario gramsciano* (ouvr. cité, p. 333-334), mais surtout L. Rapone, *Cinque anni che paiono secoli. Antonio Gramsci dal socialismo al comunismo (1914-1919)*, ouvr. cité, M. Gervasoni, *Antonio Gramsci e la Francia. Dal mito della modernità*

Qu'il s'agisse là d'un sujet bien connu de Gramsci, y compris dans les détails, ressort aussi clairement, d'autre part, des observations qu'il formule à l'occasion des lectures qu'il fait à ce propos. Son jugement est pour le moins « tranchant » sur le livre de Michels, *Francia contemporanea*⁵⁰, mais il est tout aussi peu satisfait d'un ouvrage français de 1926, dont il traduit le titre en italien dans ses lettres ; il s'agit du livre d'Alexandre Zévaès, *Histoire de la Troisième République (1870-1926)* qu'il décrit comme « très superficiel, mais amusant »⁵¹.

Le deuxième type de réflexion concerne l'influence de ces moments historiques sur l'analyse gramscienne. Si nous avons déjà évoqué ce qui concerne Croce, nous pouvons certainement affirmer, sans toutefois établir de liens trop précis, que les autres témoignages mentionnés ci-dessus, ont contribué à stimuler l'analyse de Gramsci. Si, par exemple, les références à *Notre Jeunesse* contenues dans les écrits de Gramsci avant la prison ne peuvent être comprises sans tenir compte de la médiation de la revue florentine de Prezzolini, je crois que l'on peut en dire autant pour les *Cahiers*, avec les précautions nécessaires. Il me semble en effet que cette influence est encore clairement repérable dans les écrits de prison, où elle apparaît tantôt plus explicitement (par exemple dans les acceptions « morales » des cahiers 1 et 16, mais aussi, dans une certaine mesure, dans la réflexion sur le *Kulturkampf*), tantôt de façon plus implicite, en constituant avec d'autres éléments le point de départ pour la réflexion de Gramsci sur l'hégémonie. Dans le cas de la citation de Sorel dans le cahier 15, il est évident qu'elle rappelait à Gramsci toute une série de questions auxquelles il avait longtemps réfléchi et qui, pour partie, étaient encore à la base de son analyse historico-politique présente.

alla "Scienza della politica", ouvr. cité, et L. Paggi, *Gramsci e il moderno principe. I. Nella crisi del socialismo italiano*, Rome, Editori Riuniti, 1970. L'article d'E. Bellingeri, « La cultura francese nella formazione di Gramsci » (*Micromégas. Rivista di studi e confronti italiani e francesi*, vol. II, n° 1, 1975, p. 63-80), est plus spécifiquement consacré à ce thème. Plus généralement, sur les liens culturels entre la France et l'Italie entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, voir L. Mangoni, *Una crisi fine secolo. La cultura italiana e la Francia tra Otto e Novecento*, Turin, Einaudi, 1985.

50 Voir R. Michels, *Francia contemporanea: studi, ricerche, problemi, aspetti*, Milan, Corbaccio, 1927. Voir le passage suivant de la lettre du 30 janvier 1928 à Berti : « R. Michels, *La Francia contemporanea...* Ce livre est une arnaque. Il s'agit d'un recueil, sans lien, d'articles sur quelques aspects très partiels de la vie française » (LC, p. 154).

51 LC, p. 153 : « Un livre d'Alexandre Zévaès, *Storia della terza repubblica - La Francia dal settembre 1870 al 1926* - très superficiel, mais amusant. Anecdotes, longues citations, etc. Il sert à se rappeler les événements les plus importants de la vie parlementaire et journalistique française ». A. Zévaès, *Histoire de la Troisième République (1870-1926)*, Paris, Anquetil, 1926 ; le livre n'est pas présent dans le Fonds Gramsci, mais la lecture de la correspondance démontre qu'il l'a lu.

Enfin, le troisième type de réflexion est celui de la résonance profonde entre la réflexion gramscienne et la conception générale qui ressort de ce bref examen. Il est clair, en effet, que malgré des différences évidentes, Gramsci partage avec les auteurs susmentionnés la conviction que la Troisième République française (et en particulier la période qui va du coup d'État manqué du général Boulanger aux épisodes de l'affaire Dreyfus) est caractérisée par des tendances extrêmes et diverses, voire opposées, qui rendent toute la situation historique turbulente et instable⁵² : Gramsci, de fait, en décrivant les « oscillations hégémoniques » tumultueuses de la France, entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, ne fait que souligner cet aspect.

Forces marginales, césarisme, parlementarisme

À la lumière de ce qui vient d'être mentionné, les observations gramsciennes sur Dreyfus contenues dans le § 23 du cahier 14 paraissent encore plus significatives⁵³. De ce point de vue, le lien entre cette analyse des événements français et la réflexion politique du dernier Gramsci (je me réfère ici en particulier aux cahiers 13, 14 et 15, en associant le cahier « spécial » sur Machiavel aux deux cahiers *miscellanei*, dans la conviction que le cahier 13 n'est pas seulement un recueil de notes en version définitive mais un lieu important de réflexion historique et politique) mériterait une enquête plus approfondie. Mais ce n'est pas le lieu d'une telle étude : j'essaierai donc d'être synthétique, en me limitant à esquisser les coordonnées générales des grandes lignes d'investigation, qui s'articulent autour de trois thématiques⁵⁴.

52 Voir à propos de cette instabilité M. Gervasoni, *Antonio Gramsci e la Francia. Dal mito della modernità alla "Scienza della politica"*, ouvr. cité, p. 129 et suiv.

53 Voir QC 14, § 23 : « Un épisode historique très important de ce point de vue est ce qui a été nommé le mouvement pour l'affaire Dreyfus en France ; il s'inscrit aussi dans cette série d'observations non parce qu'il aurait conduit au "césarisme" mais précisément pour la raison contraire, car il a empêché la naissance d'un césarisme qui était en préparation, d'un caractère manifestement réactionnaire. [...] On trouve d'autres mouvements historico-politiques modernes du type Dreyfus, qui ne sont bien sûr pas des révolutions, mais qui ne sont pas complètement des réactions, en ce sens au moins que même dans le champ dominant ils brisent des cristallisations étatiques étouffantes » (p. 1681).

54 Pour une analyse plus approfondie de la réflexion politique du dernier Gramsci et, en particulier, dans les derniers cahiers *miscellanei*, voir F. Antonini, « Fra "vecchia" e "nuova" politica. Stato, partito e burocrazia negli ultimi miscellanei », *Un nuovo Gramsci. Biografia, temi, interpretazioni*, G. Francioni et F. Giasi éd., Rome, Viella, 2020, p. 365-388.

Le premier thème concerne les forces « marginales » d'une formation sociopolitique. Il me semble en effet que la question qui, dans *QC* 13, § 18, est posée sous la forme méthodologique – et pour ainsi dire « négative » – des critères d'analyse d'un « mouvement boulangiste »⁵⁵, trouve dans *QC* 14, § 23 son pendant concret, de contenu et, sous certains aspects, « positif ». En effet, l'ensemble de la note vise à expliquer comment un moment historique ne peut être considéré comme terminé tant que le groupe dominant parvient à maintenir le pouvoir à l'aide de « forces auxiliaires » qui « introduisent dans la vie de l'État et des activités sociales un personnel différent et plus nombreux que le précédent », en brisant ainsi « des cristallisations étatiques étouffantes »⁵⁶. L'exemple par excellence rapporté ici par Gramsci est précisément l'affaire Dreyfus, même si, sur la base de ce qui a été mis en évidence jusqu'à présent, il n'est pas exclu que ce rappel implique une référence à un moment historico-politique plus large de l'histoire de France, ou du moins à la succession-opposition Boulanger-Dreyfus, déjà évoquée dans *QC* 13, § 18⁵⁷.

55 *QC* 13, § 18, p. 1596.

56 *QC* 14, § 23, p. 1680-1681. Voir aussi : « Dans la vieille société, il y avait des forces agissantes latentes que les vieux dirigeants n'avaient pas su utiliser, c'étaient sans doute des "forces marginales", mais qui n'étaient pas absolument progressistes dans la mesure où elles ne peuvent pas "faire époque". Elles sont rendues historiquement efficaces par la faiblesse constructive de l'antagoniste [...] » (*ibid.*, p. 1681).

57 Je voudrais avancer une hypothèse sur les raisons de l'ajout dans la deuxième rédaction de la référence à Dreyfus dans *QC* 13, § 18 et donc sur la date même de la note. Si, en effet, comme je le crois, nous ne pouvons pas penser à un stimulus « externe » (livre ou article) qui aurait poussé Gramsci à faire les changements susdits, je tendrais à supposer une cause « interne », c'est-à-dire l'intérêt croissant de Gramsci pour l'affaire Dreyfus. De ce point de vue, je pense qu'il est également nécessaire de lire la « continuité » entre *QC* 13, § 18 et *QC* 14, § 23. D'un point de vue chronologique, ce lien pourrait alors nous aider à mieux nous orienter dans la chronologie du cahier 13, qui est d'ailleurs très vague (voir la chronologie en annexe à G. Cospito, « Verso l'edizione critica e integrale dei *Quaderni del carcere* », *Studi Storici*, vol. 52, n° 4, 2011, p. 881-904, ainsi que G. Cospito, « L'Edizione nazionale dei *Quaderni del carcere* », *Laboratoire italien*, n° 18, 2016. En ligne : <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/1049>). Nous pourrions donc dater le § 18 vers janvier 1933 (quand était probablement écrit *QC* 14, § 23), sans toutefois pouvoir établir une « primauté » entre les deux notes. La « règle » (valable pour de nombreux points des *Cahiers*) voudrait que vienne d'abord la formulation la plus synthétique, puis le traitement le plus complet (donc, dans ce cas, *QC* 13, § 18, puis *QC* 14, § 23). Il est cependant vrai que, puisque le § 18 est un deuxième projet de texte et, en outre, issu d'un cahier « particulier » tel que *QC* 13 (maintenu « ouvert » lors de la rédaction des *miscellanei* 14, 15 et 17), l'inverse ne doit pas être exclu. Sur la chronologie de *QC* 13, voir *Q anast.*, vol. 14, p. 153-154 ; en ce qui concerne la chronologie des derniers cahiers *miscellanei*, voir maintenant G. Francioni, « "La liquidazione di Leone Davidovi". Per una nuova datazione del *Quaderno* 14 », *Un nuovo Gramsci. Biografia, temi, interpretazioni*, G. Francioni et F. Giasi éd., Rome, Viella, 2020, p. 341-364 (ainsi que F. Antonini, « Fra "vecchia" e "nuova" politica. Stato, partito e burocrazia negli ultimi *miscellanei* », art. cité).

À cet égard, il convient de noter que des références au thème des forces marginales peuvent également être trouvées dans d'autres notes des cahiers 13 et 14. Voir, par exemple, QC 13, § 27, qui parle de « possibilités latentes et immanentes » ainsi que de « possibilités marginales de développement ultérieur et de mise en place organisationnelles »⁵⁸. Dans QC 14, § 76, par ailleurs, se trouve un passage qui me semble faire clairement allusion au § 23 de ce même cahier et aux thématiques qui y sont développées, lorsque Gramsci écrit qu'« il est à noter que trop souvent on confond « ne pas faire époque » avec une faible durée « temporelle » ; on peut « durer » relativement longtemps, et ne pas « faire époque » ; les forces de viscosité de certains régimes sont souvent insoupçonnées, surtout si elles sont « fortes » de la faiblesse des autres, même si cette dernière est « provoquée »⁵⁹. En général, même s'il n'y a pas de références explicites à la question des forces latentes ou marginales, il est néanmoins évident que la perspective gramscienne est celle d'une conception du mouvement historique comme quelque chose de complexe et d'articulé, dans laquelle aucune réaction n'est donnée *tout court* ; dans ce contexte, la référence à Dreyfus, dans QC 14, § 23, est donc emblématique.

En second lieu, la question des forces magistrales est étroitement liée à celle du césarisme, déjà apparue à plusieurs reprises au cours de cette recherche. Le césarisme est un véritable *leitmotiv* du cahier 13 et il a également connu des développements significatifs dans le cahier 14, tout d'abord dans le § 23, où apparaît une nouvelle formule du césarisme perçu comme « caractère intermédiaire épisodique » ; formule très importante pour comprendre la manière dont Gramsci interprète les régimes autoritaires contemporains⁶⁰. Sans détailler cette question, je voudrais seulement rappeler comment le césarisme ainsi compris est lié, sur le plan théorique, à la réflexion sur la révolution passive, qui trouve un ample développement surtout dans le cahier 15. Du point de vue de l'analyse historique, cette réflexion rappelle plutôt l'interprétation gramscienne du fascisme, considéré comme une forme de césarisme moderne qui n'est pas complètement

58 QC 13, § 27, p. 1621-1622.

59 QC 14, § 76, p. 1744. Notons en particulier l'usage de l'expression « faire époque » qui, présente dans les § 23 et 76 du cahier 14, ne revient qu'une seule autre fois dans les *Cahiers* ; quant au terme « latent », présent dans QC 14, § 23, il revient également dans le § 76 (« éveil des forces sociales latentes et somnolentes », p. 1744).

60 QC 14, § 23, p. 1680.

régressif et qui est même, à maints égards, en phase avec les exigences des temps nouveaux⁶¹.

Dans ce contexte, parmi les cas historiques évoqués par Gramsci pour illustrer ses positions, en positif ou en négatif, les références aux événements français abondent, et parmi eux se détachent précisément les références à Boulanger (dans cette perspective il faut aussi relire QC 8, § 21 et QC 13, § 1) et à Dreyfus, qui viennent en deuxième position après les citations sur le coup d'État de Napoléon III. En ce sens, il peut aussi être intéressant de noter qu'au § 57 du cahier 15, déjà cité, Gramsci établit immédiatement un lien entre la « question de l'offensive et de la défensive » évoquée par l'Affaire et la situation politique italienne entre les années 1910 et 1920 (voir notamment la référence à « la manière d'aborder la narration des événements de 1918-19-20 etc. »), en mettant donc en évidence le premier et véritable objet de son intérêt⁶².

La troisième et dernière macro-question que je voudrais mentionner est celle du système des partis, du parlementarisme et de sa crise⁶³. C'est un sujet qui, comme nous l'avons vu dans la question du *Kulturkampf*, est intrinsèque à la réflexion sur le boulangisme et le dreyfusisme dans les *Cahiers*, sinon peut-être même plus tôt (déjà dans l'article de 1924, Gramsci avait avancé l'hypothèse que, outre la question morale, dans le cas de Dreyfus était « en jeu un problème de rotation des classes et catégories sociales au gouvernement »)⁶⁴. De ce point de vue, par ailleurs, ces deux épisodes sont symptomatiques de la richesse du paysage politique caractéristique du contexte français depuis le début des temps modernes, comme Gramsci l'a souligné à plusieurs reprises.

Dans les cahiers 13 et 15, ces réflexions sur les partis reviennent à de nombreuses reprises et elles sont aussi et surtout déclinées en termes de crise du système parlementaire classique et des « alternatives » à ce dernier⁶⁵. Parmi les aspects les plus notables, il y a ceux de la « violation de la

61 Sur ce point, voir A. Gagliardi, « Tra rivoluzione e controrivoluzione. L'interpretazione gramsciana del fascismo », *Laboratoire italien*, n° 18, 2016. En ligne : [<https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/1062>]; voir aussi A. Gagliardi, « Oltre il paradigma antifascista. Gramsci e le interpretazioni del fascismo », *Studi Storici*, vol. 58, n° 4, 2017, p. 1015-1040.

62 QC 15, § 57, p. 1819.

63 Sur cette question, voir F. Frosini, « Fascismo, parlamentarismo e lotta per il comunismo in Gramsci », *Critica marxista*, n° 5, 2011, p. 29-35.

64 « La caduta del fascismo », art. cité, p. 209.

65 Pour ne citer que quelques-uns des textes mentionnés ci-dessus (et pas seulement) : QC 13, § 23, § 27 et § 37; QC 14, § 3, § 74 et § 76; QC 15, § 47, § 48 et § 57.

légalité parlementaire», de la « fonction du parti » et du « parlementarisme noir ». Sous cet aspect aussi, les cas de Boulanger et de Dreyfus offrent à Gramsci des pistes de réflexion intéressantes, notamment en ce qui concerne la question des limites du parlementarisme traditionnel (qu'il faut comprendre à la fois comme difficulté à s'adapter à une situation socio-culturelle transformée, et comme existence d'ambiguïtés qui ont permis l'ascension de figures « charismatiques ») et celle de la rupture (en fin de compte déjouée) de la légalité parlementaire⁶⁶.

Conclusion

Le but de ce travail a été de montrer, au moyen d'une analyse de textes de Gramsci (mais pas seulement), en quoi la réflexion de Gramsci sur Boulanger et Dreyfus correspond à une clé de lecture précise de la Troisième République, diffusée en Italie et en France de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle, et comment, en même temps, Gramsci sait s'en détacher en développant une interprétation de plus en plus originale et novatrice de ces événements, trouvant toute sa place dans la réflexion historico-politique des *Cahiers*, en se développant dans des directions analytiques différentes et fascinantes, jusqu'ici peu étudiées par la critique.

Concrètement, après m'être attardée – dans les écrits d'avant la prison – sur les lectures « morales » de l'Affaire, j'ai montré comment, dans sa production carcérale, Gramsci a développé trois axes de recherche principaux à cet égard : celui de l'affaire Dreyfus comme exemple de *Kulturkampf*; celui qui concerne Boulanger et la figure du chef charismatique; celui des coups d'État manqués comme invitation à développer une analyse fidèle du « mouvement historique réel », contre tout économisme. Partant de ce dernier élément, j'ai ensuite tenté d'explicitier la manière dont la réflexion de Gramsci sur Dreyfus et Boulanger s'insère de façon fructueuse dans l'analyse politique du Gramsci de la maturité, en soulignant son lien avec certaines des principales thématiques développées dans les cahiers 13, 14 et 15, en contrepoint de références textuelles qui ne sont ici qu'esquissées mais qui, à mon sens, méritent absolument d'être mentionnées.

66 Voir, par exemple, comment ce dernier élément est explicitement mentionné dans QC 15, § 57, en rappelant des formulations présentes, par exemple, dans QC 13, § 23 et QC 14, § 34 (mais aussi dans les § 74-76).

À la lumière de ce qui a été mis en évidence, il me semble pouvoir conclure que l'importance de la réflexion sur la Troisième République réside avant tout dans l'« instabilité » qui a été souvent soulignée ; et c'est justement cette instabilité qui fait de ce moment, pour Gramsci, un extraordinaire laboratoire politique dans lequel puiser pour tenter d'interpréter les événements politiques qui lui sont contemporains. En d'autres termes, c'est précisément en partant, entre autres, des événements qui se sont déroulés dans la France de Boulanger et de Dreyfus que Gramsci réfléchit à ce qui s'est passé en Italie dans les années 1910-1920 et, plus généralement, aux transformations radicales qui sont en train de se produire dans le paysage politique européen et mondial après la Première Guerre mondiale, et que les *Cahiers* se proposent, en dernière analyse, de comprendre.